Entretien paru dans la revue italienne « Terra Insubre » (2007)

INTERVISTA SULLA RIVOLUZIONE CONSERVATRICE

(1) *Quali sono le principali anime che costituiscono quel fenomeno articolato e complesso comunemente noto come Rivoluzione Conservatrice ?*

Comme vous le savez certainement, la notion de Révolution Conservatrice s'est imposée dans le champ de la science politique après la parution du célèbre manuel d'Armin Mohler, *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918-1932*, qui fut édité pour la première fois en 1949. A l'origine, il s'agissait d'une thèse de doctorat rédigée à Bâle sous la direction de Karl Jaspers. Des éditions révisées et augmentées ont ensuite été publiées en 1972 et 1989. En 2005 enfin, après la mort de l'auteur, une quatrième édition, entièrement refondue, a été publiée à l'initiative de Karlheinz Weissmann. L'ouvrage a été traduit intégralement en français et partiellement en italien.

Dans son livre, Mohler distingue trois familles principales : celle des jeunes-conservateurs, avec des hommes comme Edgar Julius Jung, Oswald Spengler, Arthur Moeller van den Bruck, Hans Grim, Othmar Spann, Hans Zehrer, Max Hildebert Boehm, Wilhelm Stapel, Hans Freyer, Leopold Ziegler, Ernst Forsthoff, Albrecht Erich Günther et Heinrich von Gleichen ; celle des nationaux-révolutionnaires, représentée notamment par Ernst et Friedrich Georg Jünger, Friedrich Hielscher, Ernst von Salomon, Ernst Niekisch, Franz Schauwecker, Beppo Römer, Bodo Uhse, Harro Schulze-Boysen, Arnolt Bronnen, Eberhard Koebel et Karl-Otto Paetel ; enfin celle des *Völkische* (terme notoirement difficile à traduire), où l'on trouve des auteurs comme Friedrich Lange, Ludwig Schemann, Gustav Frenssen, Adolf Bartels, Paul de Lagarde, Ludwig Ferdinand Clauss, Mathilde Ludendorff, Hermann Wirth, Jörg von Liebenfels, Paul Schultze-Naumburg, etc.

S'y ajoutent deux courants nettement moins importants, car plus directement liés aux contingences historiques : d'un côté les *Bündische*, tendance « ligueuse » héritière du Wandervogel et du Mouvement de jeunesse, de l'autre le *Landvolkbewegung*, mouvement de protestation sociale né de la révolte paysanne des années 1920, notamment dans le Schleswig-Holstein. Enfin, il faut citer quelques grands inclassables comme le juriste Carl Schmitt, le jeune Thomas Mann, le théoricien des *Männerbünde* (« sociétés d'hommes ») Hans Blüher, l'économiste Werner Sombart, les philosophes Max Scheler et Ludwig Klages, le

géopoliticien Karl Haushofer, l'historien de l'art Josef Strzygowski, le médiéviste Ernst Kantorowicz, etc. J'arrête ici une liste qui pourrait s'allonger encore beaucoup plus, puisque dans son livre Mohler présente près de 500 auteurs différents et autant de groupes, d'associations ou de mouvements !

Les adversaires de la RC l'ont régulièrement décrite comme un mouvement qui aurait « ouvert la voie » au national-socialisme ou qui, tout au moins, aurait contribué à sa « mise en acceptabilité idéologique ». En allemand, les termes couramment employés sont ceux de *Wegbereiter* ou de *Vorläufer*. Cette interprétation a bien entendu été favorisée par la « rééducation » du peuple allemand après 1945, laquelle a bien souvent tenté de disqualifier, non seulement le nazisme, mais tout concept ou idée qui pouvait y être rattaché, fût-ce de la façon la plus artificielle : conscience nationale, patriotisme, irrationalisme idée « prussienne »,, notion d'autorité, etc. La réalité est bien différente, puisque la grande majorité des auteurs de la RC ont vu leurs idées nettement combattues sous le IIIe Reich, et que certains d'entre eux ont même été emprisonnés ou assassinés.

Armin Mohler, quant à lui, décrit la RC comme un courant distinct à la fois du vieux conservatisme réactionnaire et du national-socialisme raciste. Sous cette étiquette, il regroupe tous les courants de la droite allemande qui, à l'époque de la République de Weimar, ne se sont confondus ni avec le nazisme naissant ni avec le conservatisme vieux style représenté notamment par le Deutschnationale Volkspartei (DNVP) d'Alfred Hugenberg. Tutefois, Mohler les a aussi parfois présentés comme des « trotskystes du national-socialisme », formulation maladroite et surtout inexacte, dans la mesure où le trotskysme est né d'une dissidence à l'intérieur de l'Internationale communiste, tandis que la RC n'a jamais été une dissidence du national-socialisme, mais un courant qui s'est formé de façon tout à fait distincte.

Il est important de préciser ici que Mohler, pour qui la RC a représenté la véritable alternative aux idées progressistes ou libérales héritées de la philosophie des Lumières, n'a pas lui-même inventé l'expression de « révolution conservatrice » Celle-ci n'a certes jamais été utilisée comme une auto-désignation globale par les auteurs dont nous parlons, mais nombre d'entre eux ont fait usage de cette formule dans leurs articles, leurs livres ou leurs discours. Quant à ses racines, elles remontent au XIXe siècle. On trouve en effet mention d'une « révolution conservatrice » dans un discours prononcé par Engels le 22 février 1848 à l'occasion du deuxième anniversaire du soulèvement de Cracovie. La signification qu'il donne à ces deux mots est toutefois très différente de celle qu'ils prendront pas la suite, par exemple chez Dostoïevski qui, en 1876, écrit que le rôle historique joué par les Russes en Europe doit les faire considérer comme des « révolutionnaires par conservatisme ». En France, l'expression a aussi été utilisée par Hugues Rebell, en 1894, puis par Charles Maurras qui, dans son *Enquête sur la monarchie*, publiée à partir de 1900, dit appeler de ses vœux une « révolution conservatrice » dont il ne fait cependant que le synonyme d'une « restauration ». En Allemagne, au lendemain de la Première Guerre mondiale, la même expression est en tout cas employée, sous diverses formes, par Hans Blüher et par Thomas Mann, puis par Hugo von Hofmannsthal, Rudolf Pannwitz, Arthur Moeller van den Bruck, Rudolf Borchardt, Edgar Julius Jung, Hans Ebeling, Ernst von Salomon et bien d'autres.

(2) *Esistono, a suo giudizio, dei tratti ideologici comuni che consentono di riunire sotto la*

medesima etichetta di "rivoluzionario – conservatori" autori apparentemente così diversi tra loro come Carl Schmitt, Werner Sombart ed Ernst Niekisch ?

C'est évidemment la grande question. Il est de fait que la RC ne s'est jamais présentée comme une mouvance unifiée, qu'elle n'a jamais eu de stratégie unitaire et qu'elle n'a jamais débouché sur une synthèse politique élaborée. C'est seulement une constellation d'auteurs, de groupes et de revues qui, dans bien des domaines, ont adopté des positions différentes, voire opposées. Enfin, il ne faut pas oublier que son existence ne s'est déployée que sur une période de quinze ans, de 1918 à 1933. Le grand nombre d'auteurs étudiés, l'extraordinaire diversité de leurs itinéraires personnels, semble donc à première vue interdire qu'on puisse les rassembler sous une même étiquette.

Mohler pensait cependant avoir identifié une « image conductrice » (*Leitbild*) commune à tous les auteurs de la RC, en l'occurrence celle d'un temps cyclique, par opposition à la conception linéaire du temps que l'on trouve aussi bien dans le christianisme que dans les historicismes modernes. Cette image dérivait directement de la philosophie de Nietzsche, et plus précisément de la thématique de l'« éternel retour », dont Mohler pensait qu'elle avait exercé une influence déterminante sur l'ensemble du mouvement. Les tenants de la RC auraient donc tous plus ou moins adhéré aux thèses de Nietzsche sur le nihilisme européen, la conception cyclique de l'histoire, le rejet de l'universalisme égalitaire, l'attente du « Grand Midi ». Et ce serait cette vision ou conception-représentation du monde (*Weltanschauung*) qui constituerait en quelque sorte le socle idéologique de la RC et lui donnerait sa cohérence. Thomas Mann, en 1921, ne disait-il pas lui-même que « la pensée de Nietzsche dès le départ, déjà dans les *Considérations inactuelles*, ne relève de rien d'autre que de la révolution conservatrice » ?

Cette thèse ne contient en fait qu'une part de vérité, ne serait-ce qu'en raison de la présence d'un nombre non négligeable d'auteurs chrétiens dans la galaxie de la RC, et du fait aussi que des auteurs comme Carl Schmitt ou Rudolf Borchardt n'ont jamais dissimulé leur aversion pour la pensée de Nietzsche. Armin Mohler qui, visiblement, avait au départ projeté sur une mouvance avec laquelle il sympathisait des orientations qui étaient surtout les siennes (sinon celles d'Ernst Jünger, dont il était alors le secrétaire), a d'ailleurs fini par en convenir lui-même. En 1988, il en est même venu à dire que Carl Schmitt n'appartenait finalement pas au mouvement de la Révolution Conservatrice. On notera aussi que, dans son livre, il ne fait aucune place à Martin Heidegger, dont l'œuvre a pourtant été fréquemment étudiée au travers des relations que le philosophe a pu entretenir avec Ernst Jünger ou Carl Schmitt.

Après Klemens von Klemperer, le sociologue et politologue hambourgeois Stefan Breuer (*Anatomie der Konservative Revolution*, 1993) a été l'un des premiers à contester que l'on puisse considérer la RC comme un mouvement unitaire. En même temps qu'il rejetait toutes les thèses relatives à la « voie particulière » (*Sonderweg*) de l'histoire allemande – qui cherchent à expliquer l'échec de la République de Weimar par le fait que l'Allemagne n'a jamais connu de « révolution bourgeoise » –, Breuer contestait en particulier que l'on puisse parler de « conservatisme » ou de « néoconservatisme » pour parler de la RC. Il s'appuyait pour ce faire sur les travaux de Panajotis Kondylis qui, dans un gros ouvrage paru en 1986, avait déclaré que le conservatisme, entré en décadence irréversible dans la deuxième moitié du XIXe siècle, n'avait pas pu se renouveler en Allemagne en raison de ses liens historiques avec l'Ancien Régime. Pour Kondylis, l'élimination progressive de la noblesse, caste porteuse

du conservatisme historique, a condamné le conservatisme politique, qui n'a pu se survivre à lui-même qu'en composant avec le libéralisme ou en « esthétisant » certains de ses fondements.

Après avoir examiné de près les écrits des différents représentants de la RC, Stefan Breuer écrivait que « ni dans les rapports entretenus avec l'économie, la science et la technique, ni en ce qui concerne un projet concret en politique intérieure et extérieure, la moindre doctrine ne peut être décelée qui serait commune à tous les auteurs qualifiés de révolutionnaires conservateurs ». Il en concluait à la nécessité d'éliminer cette expression du vocabulaire scientifique : « Force est de constater que le concept de "révolution conservatrice" n'est pas tenable ; il nous égare plus qu'il ne nous éclaire. C'est pourquoi il devrait être rayé de la liste des courants politiques du XXe siècle ».

A la place, Breuer proposait d'adopter le terme de « nouveau nationalisme », la nouveauté de ce nationalisme consistant dans une dimension mystique et charismatique de la nation (qui se voit assigner une « mission » globale de nature quasi métaphysique), dans son caractère « holiste » ou « inclusif », c'est-à-dire n'excluant pas la nationalisation/mobilisation des masses, et dans l'accent mis sur les valeurs guerrières, mais sans intention impérialiste.

Mais Breuer n'en est pas resté là. Dans plusieurs livres publiés par la suite, il s'est efforcé de proposer sa propre classification, grâce à un appareil d'analyse très sophistiqué. Sa typologie, fortement influencée par la notion weberienne d'idéaltype, distingue deux grands axes, l'un concernant l'attitude (« régression » ou « progression ») vis-à-vis du processus de rationalisation caractéristique de la modernité, l'autre concernant l'attitude (« exclusion » ou « inclusion ») par rapport à la dimension sociale de ce même processus. Concernant le premier de ces axes, il cite comme exemples de « régression » (ou de « pessimisme culturel ») la plupart des groupes *völkisch*, mais aussi le cercle de Bayreuth autour de Richard Wagner, des réformateurs religieux comme Paul de Lagarde ou des poètes comme Stefan George ; et comme exemples de « progression », la plupart des nationaux-révolutionnaires, avec leur branche la plus incandescente, celle des nationaux-bolcheviks.

D'autres critiques ont été formulées en 1996 par le « national-libertaire » Henning Eichberg, qui s'est notamment demandé en quoi des hommes comme Carl Schmitt ou Martin Heidegger ont jamais pu être des « révolutionnaires », et qui s'est étonné de l'absence dans le livre de Mohler de théoriciens de gauche comme Theodor Lessing (qui fut l'ami de jeunesse de Ludwig Klages), Gustav Landauer, Hans Paasche, voire Martin Buber, tous auteurs en qui il voit des penseurs d'une « révolte de la vie » parfaitement accordée aux « potentialités historiques des nationalismes réellement existants ».

Les thèses soutenues par Stefan Breuer ont suscité de multiples réactions. En France, le germaniste Gilbert Merlio a opposé à ce dernier un certain nombre de critiques, tout en reconnaissant le bien-fondé d'un grand nombre de ses observations. Merlio estime qu'en dépit de ses imperfections, ce qu'il appelle le « syntagme paradoxal » mérite d'être conservé, car il a l'avantage – que n'a pas l'étiquette de « nouveau nationalisme » – de bien exprimer la tension entre des impulsions opposées qui est inhérente à la mouvance de la RC. Rolf Peter Sieferle (*Die Konservative Revolution*, 1995) s'est rangé à l'avis de Merlio : en fin de compte, mieux vaut conserver le concept de RC, tout en l'assortissant de guillemets.

L'étiquette de « nouveau nationalisme » proposée par Breuer est en fait assez équivoque. Certes, chez pratiquement tous les auteurs de la RC, qui sont unanimes à considérer que leur pays a été humilié et rabaissé par le « Diktat de Versailles », et que le libéralisme constitue un élément étranger – une « Angleterre domestique » – dont l'Allemagne doit se libérer, l'idée de nation revêt une importance certaine. Mais leur conception de la nation n'est pas toujours la même, selon qu'ils font prédominer les aspects subjectifs, voire volontaristes, ou les critères objectifs de l'appartenance nationale. De façon plus générale, l'idée de nation n'est vraiment fondamentale que chez les nationaux-révolutionnaires (qui sont d'ailleurs les seuls à se réclamer d'un « nouveau nationalisme »), les jeunes-conservateurs lui préférant souvent la notion *Reich*, et les *Völkische* celle de « peuple », voire de « sang ». Quant aux nationaux-bolcheviks, ils tentent de remplacer la classe par la nation tout en restant dans une optique révolutionnaire, sinon marxiste. Enfin, chez un certain nombre d'auteurs, et non des moindres, on voit apparaître l'idée que la modernité appelle un ordre planétaire excédant nettement la nation : « grand espace » (*Großraum*) et nouveau « Nomos de la Terre » chez Carl Schmitt, « Reich » chez Leopold Ziegler ou Max Hildebert Boehm, règne de la Technique chez le jeune Jünger, « impéralisme faustien » chez Spengler, etc.

Pour ma part, tout en étant bien conscient de l'extrême diversité d'inspirations des auteurs de la RC, je pense qu'au-delà de tout ce qui les sépare, et parfois les oppose, ces auteurs ont quand même des points communs. Outre l'unité générationnelle (la plupart des représentants de la RC ont combattu sur le front entre 1914 et 1918 et l'expérience des tranchées a été pour eux décisive), le principal point commun est à mon avis leur condamnation unanime du libéralisme politique, et avec lui de l'individualisme, du matérialisme et du primat de l'économie, associé à un rejet de l'esprit purement réactionnaire comme à un refus d'interpréter l'histoire comme un simple reflet la lutte des races. Aucun auteur de la RC, surtout dans les deux familles principales des jeunes-conservateurs et des nationaux-révolutionnaires, ne place l'économie au premier plan de sa vision du monde. Aucun ne se définit principalement comme un réactionnaire ou un raciste. Avec ces trois refus simultanés, on est au cœur de la galaxie de la RC. C'est en cela que l'emploi du syntagme « Révolution Conservatrice » reste à mon sens pleinement justifié.

(3) *In che modo la Rivoluzione Conservatrice s'inscrive all'interno del movimento di reazione alla Modernità germogliato nel XIX secolo in seno al Romanticismo ?*

J'ai déjà parlé des deux axes d'interprétation proposés par Stefan Breuer. L'un et l'autre, sous des angles différents, sont relatifs à l'attitude adoptée par les représentants de la RC vis-à-vis de la modernité. Or, dans ce domaine, on constate vite d'évidentes différences. Certains courants de la RC acceptent de manière résolue la modernité industrielle et technique, soit au nom d'un certain « socialisme prussien », soit au nom de la simple volonté de puissance, tandis que d'autres la refusent totalement au nom de ce que Breuer appelle non sans raison un « fondamentalisme » esthétique ou religieux dérivé du piétisme ou du romantisme. Nombre de *Völkische* campent bien entendu sur cette seconde position, la première étant au contraire la plus fréquente chez les nationaux-révolutionnaires, comme en témoigne le célèbre livre d'Ernst Jünger, *Le Travailleur* (1932).

D'autres auteurs, comme Jeffrey Hamm (1984), ont particulièrement insisté sur ce « modernisme réactionnaire » de la RC, c'est-à-dire sur la réappropriation par divers courants

de droite de certains aspects de la modernité technique. Cependant, le terme de « modernité » reste ambigu aussi longtemps que l'on n'a pas précisé ce qu'il faut entendre par là. Gilbert Merlio, que j'ai déjà cité, a bien montré comment les tenants de la RC, même lorsqu'ils adhèrent totalement à la modernité instrumentale – ce que Jaspers a appelé l'« ordre technique de masse » –, rejettent en même temps la « modernité réflexive », c'est-à-dire les « grands récits » fondateurs de la modernité : l'idéologie du progrès, le désenchantement du monde, la rationalisation de tous les domaines de la vie (le « rêve de la raison » dont parlait Max Weber). Pour définir l'attitude de la RC vis-à-vis de la modernité, il faudrait alors parler de modernisme antimoderniste, ce nouvel oxymore définissant une certaine manière de contester les acquis ou les idées de la modernité avec les outils de la modernité, de retourner ces outils contre le projet normatif de la modernité.

Le « modernisme » de la RC est en outre indissociable de son caractère « révolutionnaire ». Mohler parle d'une « Révolution Conservatrice ». Que faut-il entendre exactement par le premier de ces deux mots ? Je pense qu'il y a deux réponses possibles. Pour certains membres de la RC, l'inspiration révolutionnaire ne fait pas de doute : ils en appellent eux-mêmes ouvertement à une révolution sociale et politique. C'est évidemment le cas surtout des nationaux-révolutionnaires, dont le radicalisme n'est pas sans évoquer à la fois le nationalisme jacobin de 1793, le syndicalisme révolutionnaire de Georges Sorel et le futurisme italien. Les jeunes-conservateurs, pour ne rien dire des *Völkische*, ne vont certes pas si loin. Mais la conviction qui les anime est que l'état dans lequel se trouve leur pays est tel que même un retour aux « valeurs éternelles » implique un total bouleversement. Dans les deux cas, le mot « révolution » s'oppose au réformisme et surtout au restaurationnisme.

C'est donc bien à tort que Julius Evola, qui l'a qualifiée de « rivoluzione mancata », a tenté d'identifier la RC à une « contre-révolution » au sens français du terme. Pour paraphraser Joseph de Maistre, les tenants de la RC ne veulent nullement « le contraire de la révolution », mais bel et bien une « révolution en sens contraire » – même si, chez un Carl Schmitt, l'influence de contre-révolutionnaires comme Donoso Cortés ou Joseph de Maistre est manifeste. La RC est au fond un conservatisme tourné vers l'avenir, et non un restaurationnisme. Ses représentants ne sont pas des réactionnaires, qui auraient pour but de restaurer un ordre social et politique révolu. Ils ne rêvent pas des Hohenzollern ni ne souhaitent un retour au wilhelminisme. Ils ne défendent pas non plus les intérêts d'une classe particulière, mais aspirent à un « grand tournant » intéressant l'ensemble de la société. La guerre de 1914-18 marque pour eux un césure irréversible. On pourrait dire aussi qu'ils sont conservateurs (du passé) pour ce qui est des valeurs et révolutionnaires (de l'avenir) pour ce qui est des idées.

(4) *Ritiene che la Rivoluzione Conservatrice sia comparabile con la "Destra rivoluzionaria francese" studiata a suo tempo da Zeev Sternhell o deve piuttosto essere considerata un fenomeno specificatamente tedesco ?*

Armin Mohler avait été très impressionné – peut-être exagérément – par les travaux de Zeev Sternhell, ce qui l'avait conduit à repousser dans le temps la « période axiale » (*Achsenzeit*) de la pensée conservatrice. Il admettait ainsi très bien que la « préhistoire » du conservatisme révolutionnaire puisse renvoyer à la France de la fin du XIXe siècle. Stefan Breuer, de son côté, a cru pouvoir déceler dans le « nouveau nationalisme » allemand des

années 1920 certaines influences françaises, mais aussi italiennes. L'une des raisons pour lesquelles il estime que l'expression de « nouveau nationalisme » doit être préférée à celle de RC est en outre que ce concept permettrait, mieux que l'autre, de faire d'utiles comparaisons avec les autres nationalismes européens.

Je suis personnellement un peu plus réservé. Les livres de Sternhell sont extrêmement intéressants, mais ils n'échappent pas aux facilités de l'interprétation de type anachronique ou téléologique (le concept même de « préfascisme » est à mon avis des plus équivoques). La comparaison entre la RC et la « droite révolutionnaire française » n'est pas non plus dénuée de toute pertinence, mais elle implique des simplifications qui risquent de masquer ce qu'il y a d'irréductiblement allemand dans la RC (et qui est considérable). On a par ailleurs parfois utilisé la typologie d'Armin Mohler en tentant de l'appliquer à des auteurs d'autres pays. Les résultats, il faut bien le dire, ont été assez décevants. Pour des raisons différentes, *Völkische* et *Bündische* n'ont pratiquement pas d'équivalents hors d'Allemagne. Restent les jeunes-conservateurs et les nationaux-révolutionnaires. Mais en dehors de l'Allemagne, le classement des auteurs « de droite » sous l'une ou l'autre de ces deux étiquettes revient bien souvent à leur appliquer un simple gradient de radicalité, sans vraiment éclairer l'identité d'aucune des familles étudiées.

Ce qui en revanche reste vrai, c'est que la « Révolution Conservatrice » allemande n'a pas été la seule mouvance qui ait cherché à recourir simultanément à des idées « de droite » et « de gauche », à rechercher une synthèse et un dépassement, au sens de l'*Aufhebung* hegelienne, d'aspirations « révolutionnaires » et d'attitudes « conservatrices ».

En 1977, le philosophe Günther Anders, qui fut l'époux de Hannah Arendt, écrivait par exemple : « Aujourd'hui, il ne suffit plus de transformer le monde ; avant tout il faut le préserver. Ensuite, nous pourrons le transformer, beaucoup, et même d'une façon révolutionnaire. Mais avant tout, nous devons être conservateurs au sens authentique, conservateurs dans un sens qu'aucun homme qui s'affiche conservateur n'accepterait ». Tout récemment encore, Jean-Claude Michéa, dans son petit livre intitulé *Impasse Adam Smith*, paru en 2002, écrivait : « Non seulement une certaine sensibilité conservatrice n'est pas incompatible avec l'esprit révolutionnaire, mais l'histoire montre qu'elle en est généralement la condition, et qu'à l'origine c'est souvent le désir de protéger des choses anciennes qui conduit aux transformations les plus radicales ». C'est également ma conviction.

Alain de Benoist